DEHORS, IL Y A UN MONSTRE QUI GUETTE

Après la mort en Libye de Tim Hetherington et de Chris Hondros, Stanley Greene, qui se définit lui-même comme un «reporter de crise», témoigne.

interview Jean Cavé

Polka Magazine. Quelle a été votre toute première réaction lorsque vous avez appris le décès de Tim Hetherington et Chris Hondros?

Stanley Greene. Je n'y croyais pas du tout. J'étais persuadé qu'il s'agissait d'une erreur. J'étais en réunion quand Jean-François Leroy, directeur de Visa pour l'Image, m'a appelé pour me l'annoncer. On avait très peu de détails. Leurs noms sont apparus très vite sur les réseaux sociaux qui racontaient un peu n'importe quoi. Le rythme est tellement accéléré sur Facebook et Twitter que personne ne prend le temps de vérifier ce qu'il y lit ou ce qu'il y écrit.

Ça va plus vite que nos émotions.

Nous n'avons même plus le temps de prendre du recul. Je me souviens d'une époque où tout était plus lent, où nous avions le temps de digérer l'information. Je suis tout à fait contre les réseaux sociaux. Je suis prêt à leur faire la guerre. Les médias ne sont pas en reste. Tout de suite, ils ont fait de Tim un héros alors que Chris est passé à l'arrière-plan. Ils n'ont pas parlé du tout de Michael Christopher Brown ni de Guy Martin, qui ont aussi été blessés.

Vous avez donc ressenti une sorte de colère.

Tout de suite, j'ai voulu joindre Yuri Kozyrev. Je voulais qu'il me confirme qu'il était à Moscou et non en Libye. En plus, je peux parler franchement à Yuri. Comme moi, il couvre depuis longtemps les conflits. Nous étions en Tchétchénie et en Irak ensemble. C'est très difficile d'en parler avec des gens qui n'ont aucune expérience de la violence et de la guerre. Aujourd'hui, je ressens une immense culpabilité parce que je ne suis pas en Libye et que je n'ai pas couvert de sujet de ce genre récemment.

Mais vous avez déjà été dans ce type de situations dangereuses. Vous avez fait votre part.

Et alors? J'aurais dû être en train de faire mon travail, ce dans quoi je suis bon. Quand je mène des ateliers, je conseille aux jeunes photographes qui sont intéressés par le photoreportage de guerre de se lancer et d'y aller. Et moi, je suis resté ici, je n'ai pris aucun risque. Yuri a comparé la situation à Misrata avec celle de Groznyï. Il est allé encore plus loin. Il m'a dit: "C'est ton Groznyï." C'était comme me prendre une claque.

Croyez-vous que si vous aviez été en Libye, vous auriez pu dire ou faire quoi que ce soit pour changer la situation?

Je ne peux pas spéculer sur ce sujet. Tim et Chris étaient des vétérans. Ils savaient ce qu'ils faisaient.

Quelles recommandations pouvez-vous donner à de jeunes photographes qui partent couvrir une guerre aussi dangereuse que celle-ci?

Il faut être avec une autre personne, de préférence un traducteur ou un fixeur pour pouvoir communiquer avec les gens. Ou un auteur. Ou, en désespoir de cause, un autre photographe. L'idée, c'est de se protéger mutuellement et de partager les tâches. Aujourd'hui, les photographes traînent ensemble. Du coup, ils baissent leur garde. Et si Yuri dit vrai, si Misrata c'est comme Groznyï, alors ils n'ont pas intérêt à se laisser aller. Toutes les photos de la Libye que j'ai vues ont été prises le long de la même autoroute. Merde! Il n'y a pas d'autres endroits où aller?

N'est-il pas de plus en plus difficile d'être photojournaliste?

Le problème aujourd'hui, c'est que les magazines et les journaux utilisent nos photos comme des illustrations. Ils publient n'importe quoi tant qu'ils peuvent dire: "Nous y étions." Comme cette photo d'un homme qui lance une pierre vers un char d'assaut en Syrie prise par un citoyen. Jamais elle n'aurait été sélectionnée si elle avait fait partie du travail d'un professionnel.

C'est ce qui a véritablement changé depuis que vous avez commencé votre carrière de photojournaliste, lors de la chute du mur de Berlin...

Entre autres. Les photographes ne réfléchissent plus assez. Avec le numérique, ils n'ont plus le temps. Tout est axé sur la rapidité. Quand on travaille en argentique, on est obligé de prendre le temps. Parce qu'on ne connaît pas tout de suite le résultat, il faut essayer de tout prévoir. Cette technique permet également d'établir une relation avec les gens qui sont devant l'objectif puisque le regard reste fixé sur eux. Et comme photographier les crises humanitaires revient à photographier des gens qui vivent une situation désespérée, il faut prendre son temps et faire preuve d'humanité. Avec le numérique, au contraire, on est toujours tenté de regarder l'écran pour vérifier la qualité de la photo. Du coup, on perd le contact avec l'humain devant soi.

Ça revient à faire ce que vous appelez du "journalisme touristique".

Du tourisme de catastrophes.

Vous utilisez souvent le terme "témoin" pour décrire le rôle d'un photojournaliste. Un citoyen ne peut-il pas être un témoin ?

Je le reconnais. Mais le souci, c'est que ça devient trop facile. Si une agence sait qu'elle peut obtenir une image sans avoir à payer qui que ce soit, pourquoi prendrait-elle le risque d'envoyer quelqu'un sur place ? J'ai grandi à une époque où les journaux faisaient tout pour envoyer leurs reporters couvrir les conflits. Ce qu'ils ne font plus. Et maintenant, avec le décès de Tim et Chris, les rédactions sont encore plus nerveuses. On a ordonné à Yuri de ne pas retourner en Libye. Ordonné ! Il était très frustré car il y a encore beaucoup à documenter. Maintenant, soit il y retourne à ses frais, soit il abandonne.

Est-ce qu'une photo mérite d'y laisser sa vie ?

Non. Beaucoup de jeunes photographes croient que, pour être reconnus, ils doivent se rendre dans les lieux les plus dangereux. Ils n'ont pas tort, mais le problème est qu'il n'y a aucune école pour leur apprendre comment survivre. Et les photographes sur le terrain n'ont pas le temps de les guider. A vrai dire, le reportage de guerre, c'est ennuyeux. Chaque matin, on se lève, on boit son café, on prend son équipement et on part chercher un édifice de plusieurs étages près de la ligne de front en évitant les mines et les snipers. On s'installe dans la cave du bâtiment puis on attend qu'il soit touché pour aller prendre des photos des morts et de la dévastation. Et on recommence.

Quelle est la meilleure façon d'honorer Chris et Tim ?

Il faut défendre leur approche de la photographie ; celle initiée par Capa, Seymour, Bischof, Olivier Rebbot, Caron, Burrows et les autres. Selon eux, un photojournaliste devait avoir l'esprit clair, un courage à toute épreuve et beaucoup d'humanité. Je crois que Tim et Chris l'avaient compris. Tim voulait travailler avec une chambre moyen format. Il avait appelé "Newsweek" et "Vanity Fair" pour obtenir leur soutien. Il disait en avoir marre des chichis, du glamour. Il voulait ralentir et revenir à quelque chose de vrai. Il désirait être à nouveau considéré comme un véritable photojournaliste. Tim était un grand humaniste et il sentait que l'aspect humain de l'histoire n'était pas traité comme il fallait. Il aurait réalisé une série incroyable.

Continuez-vous à croire dans l'avenir du photojournalisme ?

Nous avons besoin de témoins. Quand l'homme des cavernes tombe sur un tyrannosaure en sortant de sa grotte, il rentre vite à l'intérieur griffonner ce dinosaure sur les parois et avertir les autres. Je ne dis pas que nous allons sauver le monde, mais nous avons toujours besoin de témoins qui s'aventurent hors de la caverne pour nous prévenir qu'il y a un monstre qui guette. ●

PAUL CONROY/REUTERS RAS LANOUF, LIBYE, 11 MARS 2011

Cette photo montre combien ce genre de conflit, sans véritable front ni commandement, est dangereux pour tous les journalistes de terrain. Prise au même moment que la photo de Yuri Kozyrev, publiée dans la double précédente, on peut voir, de g. à dr., les photographes Lynsey Addario, John Moore, Holly Pickett, Philip Poupin et Tyler Hicks échappant à l'attaque aérienne des forces de Kadhafi. Entre les deux derniers : les jambes de Yuri Kozyrev qui marque un arrêt pour prendre sa photo.